

CHAPITRE 29

ADIEU, ARIELLE... JE NE SUIS PLUS...

Comment poursuivre avec ce chapitre alors que je suis mort ? Ma vie a pourtant continué avec ou sans moi.

Au terme de mon engagement dans le service d'endocrinologie, j'ai commencé à glander sérieusement, me contentant de survivre. Là, tout n'était que désordre et anarchie. Je courais d'un échec à l'autre dans une solitude telle qu'à plusieurs reprises, j'ai failli y passer...

J'obtins finalement un poste de remplaçant en orthopédie à Fribourg. Je déteste l'orthopédie. Mes journées se suivaient et se ressemblaient dans une lassitude sans égale. Le matin, j'étais astreint à assister aux différentes interventions, toutes plus ennuyeuses les unes que les autres. Mon travail consistait à tenir les « pelles » et autres accessoires. On m'autorisait à peine à suturer les plaies. J'avais mal au dos et en avais assez. Je ne pouvais plus continuer ainsi.

Ce qui devait arriver arriva..., on me remercia.

Durant l'époque fribourgeoise, j'étais au sommet de mes conquêtes sexuelles. Je rencontrais et séduisais jusqu'à trois nouvelles filles par semaine selon un rituel hiérarchique chromatique à savoir basé sur les couleurs.

En effet, je croisais les futures « victimes » dans les corridors de l'hôpital. Je les saluais – essentiellement avec mes yeux dont je me servais à merveille puisqu'ils représentaient l'essentiel de mon succès –, je relevais le nom de celles-ci et la couleur sur laquelle il était inscrit. Je recherchais sur l'annuaire interne leur téléphone. Je leur fixais « civilement » rendez-vous au « Sauvage », resto situé en basse ville. Là, peu avant – le plus souvent après – que nous nous soyons restaurés, je les « prenais » lors de la marche digestive que nous ne manquions pas de faire ensemble... ou dans ma chambre à l'hôpital dès notre retour.

Je me croyais « fort » puisque aucune d'entre elles ne me résistait. J'étais le Don Giovanni du terroir. Je me prenais pour le chat, alors que j'étais la souris – non pas par rapport à ces inutiles et futiles conquêtes féminines – de mon existence.

De tout ceci, il n'est rien resté, pas même le plus petit contact avec aucune des actrices de cette « blanche » période de ma vie.

J'avais erré par la suite d'hôpitaux en hôpitaux dans lesquels j'œuvrais par courtes périodes mais cela se terminait toujours de la même manière...

J'effectuai aussi quelques remplacements chez des médecins de campagne. Il y avait parmi ceux-ci, un cabinet à Villars-sur-Ollon. Le piètre généraliste, à qui appartenait cette pratique, était tellement imbu de sa personne que les étincelles de sa vanité firent exploser «l'essence» de ma personnalité. Il n'en resta rien...

Il y eut ensuite ce stage chez le docteur Bonvin. Je devrais dire chez Madame, puisqu'elle portait la culotte, enfin la blouse blanche. La vieille guenon commit l'erreur de vouloir confronter son «autoritarisme» à mon autorité naturelle. Je l'avais rabrouée et remise à sa juste place... mais la saison d'hiver touchait à sa fin au même titre que mon engagement.

Là, je fis un important coup de poker, ayant soigné avec succès la fille du plus important propriétaire des hôtels de Crans-Montana. Le résultat ne se fit pas attendre. On me considéra du jour au lendemain comme le plus grand médecin du coin et ma consultation ne désemplit plus. Pauvre de moi si j'avais manqué mon diagnostic... j'aurais été lapidé sans pitié... c'est le Valais.

J'ai également travaillé à Lausanne et plus précisément à Ruchonnet, dans un centre médico-chirurgical. Le patron Deslarzes, urologue de spécialité m'aimait bien, malgré une conduite de «paysan sans vache» ...mais il était sympa.

En effet, un jour, je lui dis mon intérêt pour la dermatologie. Il me rétorqua, tout en urinant dans le lavabo situé derrière moi, je cite: «Fais-moi pas chier vieux, les dermatos ne sont pas des médecins!» C'est tout Deslarzes. Dans ma position présente ne l'empêchant pas d'uriner, je préférerais pas le faire chier, voulant éviter par là qu'il ne le fasse réellement devant moi... enfin plutôt derrière moi, voire à mes côtés... enfin... vous me comprenez?!

Il s'avéra par la suite qu'il n'avait pas si tort. En effet, si les dermatos ne sont peut-être pas des médecins, ce sont encore moins des êtres humains...

Là encore, j'avais été victime de complots «intéressés», émanant de ces harpies d'infirmières... par opposition aux autres confrères qui m'aimaient bien.

Quelques-unes d'entre elles ont menacé Deslarzes de quitter sa clinique si je n'étais pas renvoyé. Lorsqu'il leur demanda la raison de leur exigence, elles prétextèrent qu'elles ne pouvaient travailler avec moi, il insista, elles ajoutèrent simplement, «c'est comme ça!» Elles n'avaient pas de raison valable. Il tenta de résister un moment, mais finit par céder et me donna mon mois.

La mort dans l'âme, il m'expliqua et conclut silencieusement en me serrant dans ses bras. C'était un Valaisan d'une grande sensibilité malgré le fait qu'il aimait se faire passer pour un rustre. Il se plaisait à jouer la comédie. Salut Deslarzes!

J'ai alors connu le rituel de quelques mois de chômage. **Je sombrais de plus en plus.** Tous mes efforts étaient anéantis. Toutes ces années d'études, de sacrifices s'envolaient en fumée... Pourtant je ne connaissais pas les raisons qui auraient pu expliquer toute cette confusion mêlée de tumultes et de troubles.

J'avais trouvé un nouveau poste, une place venant de se libérer à la clinique de Genolier.

Cette clinique s'était fait une réputation dans le domaine de la chirurgie cardiovasculaire, mais était sur le déclin, depuis que son directeur fondateur, le Dr Hahn... un autre... avait quitté le navire...

Je me suis pointé dans le fief de l'illustre médecin diplomate, un lundi après-midi. Je n'étais pas le seul à avoir du retard, un de mes confrères se trouvant dans la même situation que moi: **André Mermoud...** aujourd'hui mon meilleur ami.

Son esprit et son humour espiègle s'apparentaient aux miens. Ce jour-là, il était enclin à la badinerie et faisait partie de ces êtres qui associent le sérieux de leurs desseins à la bonne humeur avec laquelle ils cheminent pour les atteindre.

Le salaire proposé étant insuffisant, nous décidâmes de réclamer d'emblée une augmentation. Quel toupet! Certains d'essayer un échec, nous voulions tenter notre chance, forts du petit groupe constitué pour l'occasion et, qui comme tout le monde le sait, fait le larron. Le plus drôle, c'est que ça a marché.

Lors de l'entretien que nous eûmes avec celle que nous surnommions «Ta clac», – son vrai nom était Maglacque, directrice de la nouvelle formule de la clinique – elle argua pour justifier son accord quant à notre demande qu'elle ne pouvait en aucun cas refuser ladite augmentation à deux jolis garçons tels que nous... nous nous étions regardés... sidérés.

Très vite, nous étions devenus inséparables. Comme vous pouvez vous en douter, il ne me fallut que peu de temps pour me lier d'amitié avec cet homme.

Il me présenta à sa petite famille ; sa femme Marianne, son fils Alexandre, alors âgé d'à peine un an ainsi que sa fille Sophie.

Je me suis attaché sans condition au petit Alexandre. Je me sentais proche de ce petit être fait de tant de gentillesse et je ne vous parle pas de son rire infini. Il me prodigua tant d'affection que j'offris de devenir son parrain. La pureté de cette âme candide me touchait droit au cœur. De plus, il était vif d'esprit et on ne peut plus affectueux.

Lorsque je le tenais sur mes genoux, il me suçait le bout du nez et me regardait avec tant d'insistance que j'avais fini par me sentir responsable de lui. J'avais pris l'habitude de le porter comme un sac, les anses de celui-ci étant faites de sa salopette. Cela devait beaucoup l'amuser à en croire ses éclats de rire. Rien ne semblait pouvoir le déranger. Que de bons moments n'ai-je pas passés avec la famille Mermoud!

Sophie était plus réservée. Il existait une imperceptible et irréductible distance entre nous... cela s'est cependant arrangé avec les années.

Pour revenir à André, nous nous étions découverts comme s'il s'agissait de deux frères qui se retrouvent après nombre d'années, alors qu'ils s'étaient perdus de vue. Le contact était aussi privilégié avec lui que celui que j'avais avec son fils mais André ne me suçait pas le nez – ces deux ayant semblable caractère dans la bonté et la générosité.

Les «frères siamois» que nous sommes très vite devenus, mangeaient, parlaient, échangeaient et menaient toutes leurs activités ensemble... toujours prêts à faire les quatre cents coups.

André s'avéra être avec les ans, **un ami loyal, fidèle et constant**. Son caractère se rapprochait – dans ma génération – de celui de Pierre Gawrysiak. Dès lors, ces deux ne pouvaient en aucun cas se manquer. De plus André, sans le savoir, avait acheté une maison en Bresse, distante à peine d'un jet de pierres de celle de Pierre. Bien entendu, je les avais présentés l'un à l'autre. Ils s'entendirent immédiatement à tel point qu'André lui rend visite chaque fois qu'il séjourne à la Racineuse, dans sa propriété de campagne.

André opta pour une formation d'ophtalmologue. Il exerce actuellement en tant que professeur à Lausanne. Il est en charge du glaucome et de la cataracte à l'hôpital des aveugles. Il est on ne peut plus compétent dans sa branche. Bravo André, je suis fier de ton «réussissement mon fillot», celle d'un homme issu d'une famille brave et simple. Il dut énormément travailler, non seulement dans sa discipline mais aussi pour se faire de l'argent et payer ses études. Durant celles-ci, il exerçait le métier d'agent d'assurance dans ses moments libres et, durant la nuit (encore un point commun avec Pierre), il peignait des toiles qu'il vendait le jour. Ainsi, put-il mener à terme ses beaux projets.

André Mermoud est un homme admirable... il n'a que des amis, ses enfants sont beaux, sains, heureux et très équilibrés.

André a beaucoup voyagé et parcouru le monde entier, des States en Afrique du Sud, de l'Inde à moult autres contrées de rêve.

Il a fondé un orphelinat et un hôpital en Inde : **www.visionforall.ch**

Cet ophtalmologue se fit de nombreuses relations aux quatre coins du «globe».

Partout où il se déplaçait, il emmenait toute sa famille. Cela permit à ses enfants de goûter à plusieurs cultures, langues et civilisations. La famille m'a rapporté avoir constaté que, malgré le retard culturel des Amerloques, ils sont tout de même capables d'adopter une posture quasiment verticale griffant au minimum le macadam sur lequel ils se déplacent. Ils semblent toutefois beaucoup moins développés que les Aborigènes.

Trêve d'humour! Les périples d'André entraînent une séparation des siamois qui durent vivre séparément. J'en ai d'autant plus souffert que mon histoire avec Arielle était finie... **j'étais seul...**

Cependant, je puis dire que mon ami ne m'a jamais «lâché» malgré bon nombre de déboires vécus par la suite, que je ne manquerai pas de vous narrer en temps utiles...

Ma vie semblait se dérouler sans moi et je la regardais comme un film que l'on me projetait. Je n'avais plus personne avec qui correspondre, sauf une femme que j'avais rencontrée en endocrinologie.

Elle s'appelait Claudine.

C'était une très belle femme, blonde aux yeux verts et au splendide corps.

Cette rencontre se fit dans des conditions particulières.

Nous étions alors trois copains. Comme je l'expliquais plus haut, je disposais de beaucoup de temps, eux aussi, semble-t-il. Nous nous retrouvions à la cafétéria du rez-de-chaussée de l'hôpital, pour papoter... j'étais toujours en endocrino.

L'un d'entre eux proposa un pari stupide : le premier qui coucherait avec elle se verrait offrir le resto par les autres. Je déclinai cette idiote proposition mais Jost, l'instigateur du projet, me « cingla » au visage que j'avais peur d'affronter mes qualités de séducteur aux siennes, sûr, selon lui, que je perdrais ce pari. Je l'abandonnai à ses illusions, lui faisant remarquer que cela ne changerait rien dans la succession des jours et des nuits ainsi que des saisons... il ricana.

C'était cette même grande « gueule » qui nous avait claqué dans les mains, peu avant les finaux de médecine, prétextant que s'il se lançait dans ces examens, c'était dans le seul but de ne cumuler que des notes maximales.

Les témoins de cette excuse bidon avions bien ri lorsqu'il nous ramena comme premier résultat de son examen un vulgaire trois, ne correspondant même pas à la moyenne. C'était un affreux arrogant et un pauvre type qui finit par ne même plus épater son meilleur ami, lequel le lâcha un jour où il recouvra la vue.

À cette époque, j'étais copain avec la photographe de dermato, Michèle Pisteur, mais aussi avec son mari, Michel Pisteur. Portant le même prénom et même nom, je les appelais... Michel et Michèle et Michel et ceci à l'infini... or Michèle était également copine avec Claudine surnommée Cloclo par commodité.

Michèle était soucieuse pour Cloclo dont le beau minois exprimait tant et trop de tristesse... elle venait en effet de rompre avec l'homme de sa vie.

Le but de Michèle : nous mettre en contact pour sceller cette nouvelle relation, ce nouveau couple... en ce qui me concerne, je n'étais assurément pas prêt.

Mais je répondais volontiers aux invitations de Michèle qui organisait chez elle des agapes car elle était un fin cordon-bleu.

Je croisais Cloclo dans l'atelier de Michèle mais aussi à son domicile. Là, nous n'échangions à dire vrai pas grand-chose. Comme Cloclo était aussi invitée, j'avais tenté plusieurs approches qu'encourageait Michèle lors de nombreuses soirées festives qu'elle organisait à Thoiry (France).

J'essayais toujours d'engager la conversation avec Cloclo, mais sans résultat. Elle me regardait avec dégoût, comme si j'avais la peste ou une quelconque dermatose ...encore une... cela fait Hug, ma mère et Cloclo... qu'ont-elles toutes ?

MAIS UN JOUR... plutôt un soir... en fait, une nuit, alors qu'il y avait longtemps que j'avais renoncé à cette belle blonde un peu trop arrogante à mon goût...

La discussion prit une tournure dans laquelle se mêlaient parapsychologie, «science des cartes» et spiritualité. Ce méli-mélo était pris plus ou moins au sérieux par les différents convives d'alors.

J'étais coiffé par coquetterie d'un chapeau.

Je ne sais alors si c'est ce couvre-chef ou les propos que je tenais durant cette soirée ou peut-être les deux qui agirent, toujours est-il qu'elle ne cessait de me fixer et me parler avec ses yeux. Ce langage que je connais très bien disait en résumé que je lui plaisais...

En fin de soirée, nous nous sommes salués entre invités et sommes partis. Cloclo me précédait dans ses adieux. Je lui ai dit au revoir, sans autre forme de procès. Pour une raison que j'ignore encore, je l'ai suivie avec ma voiture, tout au long du trajet de retour et ce, jusque chez elle.

La bougresse conduisait bigrement bien, au point que j'avais peine à la suivre mais étant également excellent pilote, elle ne put me semer, si tant est qu'elle eut envie de le faire. Son attitude doit être mise sur le compte d'une probable et quelconque danse pré-nuptiale de nature éthologique que l'on peut observer chez certains mammifères.

Nous arrivâmes à destination, dans le parking extérieur de l'immeuble où elle résidait.

Là, pour ne pas l'effrayer, vu mon attitude quelque peu cavalière, je ne suis pas sorti de mon véhicule et me contentai de lui dire «ciao» et quelques autres civilités sans importance.

C'est alors qu'elle s'est approchée de moi, ma tête sortait de ma voiture par la fenêtre entr'ouverte. J'ai alors craint le pire, un soufflet pour mon insolence ou quelque autre salaire pour mon impudence.

Alors qu'elle se trouvait à mon niveau, elle pencha sa tête, prit la mienne entre ses mains et m'embrassa avec tant de passion que son baiser m'extirpa du véhicule... totalement invraisemblable... et pourtant...

Sur l'impulsion, je tentai de la prendre sur le capot de mon traîneau. Je devais préjuger de mes motivations ce soir-là. La surprise de ce brusque revirement de situation – cette femme n'avait cessé de me tenir la dragée haute – m'empêcha de donner la suite qu'il convient ou qui lui aurait convenu et nous nous sommes quittés ainsi.

Par la suite, ce contact s'est peu à peu développé, selon un rythme que je puis qualifier de lentissimo. Cela m'arrangeait, d'autant que dans ma tête, j'étais et pour un bon moment encore, avec Arielle.

Cloco me plaisait par cette association entre une intelligence plus que brillante (elle avait réussi la meilleure maturité des dix dernières années de tous les collègues de Genève), une grande sensibilité et une extrême beauté associée à beaucoup de charme et de féminité. Elle avait de plus grand cœur et son esprit d'analyse n'avait pas son semblable dans mes connaissances.

Par rapport à Arielle – sans vouloir dresser un comparatif – Cloco était une sérieuse concurrente. Elle était d'une envoûtante tendresse physique. C'était la première femme après Arielle avec laquelle je ne m'ennuyais jamais. Je pouvais aborder indifféremment n'importe quel sujet avec elle.

Son caractère était réservé et subtil. Elle était timide et ne parlait que pour dire des choses pertinentes... sa culture était infinie.

Du plus profond de sa sensibilité, elle souffrait et cela me touchait. C'était une amante exceptionnelle, une grande dermatologue et gastronome et enfin elle se distinguait par un fin palais, quant aux vins...

Mais nous devons opérer une jonction entre nous, d'autant plus difficile que **la plus grande partie de cette manœuvre appartient à ce qui nous échappe** et que l'on appelle communément l'alchimie, la destinée, etc...

J'ai très vite beaucoup aimé Claudine alors que je n'ai **jamais cessé d'aimer simplement et profondément Arielle.**

Claudine est la deuxième femme avec laquelle j'aurais volontiers eu un enfant.

Malheureusement, je constatai vite que sa souffrance était profonde. C'était une femme que l'importance des blessures rendait imprévisible. Son caractère instable et changeant lui conférait une personnalité taciturne avec des accès de colère sous forme de « crises » aussi subites qu'inattendues. Celles-ci devinrent de plus en plus fréquentes au cours des années... nous y reviendrons plus tard.

* * *

Revenons en peu en arrière. L'unique hôpital où j'étais apprécié se situait en campagne fribourgeoise, plus précisément à Guin. Souvenez-vous des pommes que je recevais en pleine poire durant ma troisième primaire chez Grossier à l'orphelinat... eh oui: le même village... bizarre, non?

Là, le personnel infirmier était représenté presque exclusivement par des sœurs de la même congrégation Ingenbohl que celles de l'orphelinat. Celles-là mêmes qui mirent à ma disposition, par la suite, le piano d'exercice dans cette salle de gymnastique en basse-ville de Fribourg, à l'époque du foyer des apprentis et de l'école Moderne à Bulle.

C'était encore chez elles que je logeais. En effet, leur « couvent » était situé non loin de cet hôpital.

A croire que chaque fois que je retournerai à Fribourg, je retrouverai sur mon chemin **les sœurs Ingenbohl** avec cette gentillesse qui déjà les caractérisait à l'orphelinat.

Dans cette jolie et solide demeure, elles me louaient pour une somme très modique la seule chambre d'hôte qu'elles possédaient, malgré le grand luxe de l'endroit qu'elles se plaisaient à entretenir et à «poutser». Elles y faisaient très régulièrement le ménage. Je crois qu'elles m'aimaient bien... la preuve:

Un jour, je leur avais demandé de l'assistance. Je devais en effet me présenter à **mon premier poste de médecin-directeur** d'une clinique privée de Genève.

Pour mon malheur, je n'avais pas suffisamment d'habits propres pour assister à cet entretien d'importance et c'était trop tard, pour toute autre solution.

Elles me proposèrent alors leur aide et se mirent à œuvrer en essaim. Elles se saisirent de mon pantalon, ma chemise et mes sous-vêtements qu'elles passèrent à la machine à laver, puis au sèche-linge pour terminer en un temps record par un repassage si minutieux qu'elles m'avaient transformé en un Lord. Je ne pouvais dès lors qu'obtenir ledit poste et c'est ce qui se produisit, à mon grand étonnement.

Arriva le jour de mon départ. J'ai versé quelques larmes sur «**ces mères d'un moment**». Je m'étais habitué à cet endroit au milieu d'une magnifique campagne, proche du Lac Noir. De ce promontoire, on avait une des plus belles vues sur les Alpes fribourgeoises.

Là-bas, j'étais heureux. Je menais une vie simple. Je retrouvais mes marques... c'est probablement **l'effet de la grande bonté de ces sœurs** qui devaient me rendre meilleur et surtout me stabiliser. Je vous dois beaucoup et vous remercie **Mes Sœurs...**

* * *

Jamila, mon amie de l'époque, m'avait rendu visite chez les sœurs.

Un jour, nous avons été surpris par elles en bien légère tenue et plus fâcheuse position encore. Ignorant qu'elles faisaient le ménage dans la salle de bain, les sœurs surgirent tout à coup de leur «cachette» au moment le plus inopportun. Dans leur grande gentillesse ou peut-être leur immense gratitude, elles durent pourtant se résoudre à s'éclipser le plus discrètement possible, à pas lents et feutrés.

Je ne vous dis pas combien j'étais gêné... nous étions gênés... elles étaient...

* *
*